

—Laissez-moi, en ce cas, revenir sur d'autres faits. Je veux justifier même à vos yeux mon inexorable résolution.

—Je vous ai dit un jour, Marquis, nous nous retrouverons ; je ne prévoyais pas alors le projet infâme dont la pensée était déjà peut-être dans votre esprit.

—Ma sœur m'était rendue, pure de vos outrages, elle avait repris sa vie innocente et calme, et j'entrevois pour elle un avenir sans nuages.

—Je suivais avec attendrissement en elle le développement d'un amour chaste. Elle aimait l'homme qui l'avait sauvée, et cet homme, le cœur le plus droit, l'âme la plus vaillante que je connaisse, j'allais le lui donner pour époux, lorsque pour la seconde fois vous m'avez lâchement enlevé ma sœur.

—Comprenez-vous ce que j'ai souffert, ainsi blessé à la fois dans mon honneur, dans mes affections, dans mes joies ? Comprenez-vous la haine que j'ai amassée contre l'auteur de tous ces maux ?

—Ces maux, la nécessité d'un mariage avec le ravisseur de Claire devait les rendre plus amers encore.

—Il fallait faire mon devoir ; je l'ai fait, en appelant tout bas l'heure de l'expiation.

—Et ma sœur a pleuré toutes ses larmes, en songeant à ses rêves brutalement détruits, à sa liberté enchaînée, à sa félicité morte.

—Et don Andrés de Corona est parti désespéré pour l'Espagne, maudissant le jour où je lui avais dit : Nous serons frères.

—Voilà pourquoi je vous ai poursuivi jusqu'ici, marquis Baldi.

—La main de Dieu ne s'appesantit pas toujours sur les méchants en ce monde ; il leur laisse parfois de longues années, ayant l'éternité tout entière pour les punir.

—Ma patience ne saurait attendre cette justice tardive.

—Je songe à ces deux enfants que j'avais unis et que vous avez séparés, et depuis l'instant où la fatalité a lié ma vie à la vôtre, je n'ai cessé d'y songer, hâtant de mes vœux le moment où je pourrais vous reprendre le bonheur dont vous les avez dépouillés.

Le marquis laissa passer ce flot de paroles, débordant du cœur trop plein de Torsac.

—Il est vraiment dommage, monsieur, ricana-t-il ensuite, que vous ne soyez pas né deux siècles plus tôt ? Il y aurait eu, en vous, l'étoffe d'un de ces honnêtes spadassins qui faisaient métier de tuer les maris, pour donner libre carrière aux amoureux.

—Railliez, c'est fort bien, marquis. Mais songez aussi à vous défendre.

—Vos plans sont fort beaux ; il est une chose à laquelle vous n'avez pas songé, toutefois ?

—Laquelle ?

—Vous parlez de me tuer, comme si c'était chose faite. Et si je vous tue, moi ?

—Je le regretterai pour ma sœur qui m'aime beaucoup ; mais, du moins, m'en irai-je tranquille sur son avenir : le régent se chargera de la garantir de vos prétentions.

—Le régent est mortel, fit observer Baldi, qui commençait à envisager la question assez froidement et comptait fort sur son courage et sur son habileté au jeu des armes pour la résoudre à son profit.

—La nuit s'avance, interrompit Torsac, et vous penserez comme moi, monsieur, que tout doit être terminé dès demain matin.

—Le plus tôt sera le mieux.

—Nous trouverons, sans doute, à la caserne de Montereau des témoins discrets.

—Je le pense.

—Prenez donc votre épée, monsieur, et suivez-moi. J'ai vu, en passant devant la caserne, un poste de nuit. Nous y rencontrerons des gens de bonne volonté.

—A vos ordres, chevalier, répliqua Baldi, graduellement envahi par un impérieux désir de sentir Renaud à la pointe de son épée.

Les deux gentilshommes sortirent ensemble de l'auberge de l'*Ecu de France* et se dirigèrent vers la caserne, située à une courte distance.

Le ciel était toujours aussi sombre, quoiqu'il fût alors près de six heures après minuit ; la neige éclatante de blancheur indiquant la ligne de la rue permit toutefois aux voyageurs d'arriver sans trop de difficultés à leur but.

## XXV

## UNE QUERELLE D'AUBERGE

Un soldat faisait faction devant le corps de garde. Pendant que le marquis se tenait un peu à l'écart, Torsac s'approcha de la sentinelle.

—Qui vive ? cria le soldat.

—Ami, répondit Torsac.

Le factionnaire, habitué à la tranquillité de la petite ville, se contenta de cette réponse, et voyant le chevalier arrêté devant lui :

—Que voulez-vous, demanda-t-il, oubliant un peu la discipline.

—Camarade, fit Torsac, je suis arrivé ce soir à Montereau et je me suis pris de querelle à l'auberge de l'*Ecu de France*, avec un voyageur. Y a-t-il au poste deux braves prêts à nous servir de témoins ?

—Vous voulez vous battre ? En voilà des enragés ! fit le militaire qui avait peine à retenir son fusil entre ses doigts glacés.

—Eh bien ? dit Torsac impatient.

—Eh bien, la diane va commencer à six heures ; à sept, il fera à peu près jour, vous pouvez attendre un instant.

Le soldat achevait ces mots, lorsqu'on vint le relever de son poste.

—Patientez cinq minutes, dit-il rapidement au chevalier, je vais parler aux camarades.

—Dix louis pour boire à notre santé, si tu les décides.

—On va voir, mon officier.

Le factionnaire entra au poste, pendant que Torsac rejoignait Baldi.

Peu après la diane sonna.

Deux militaires sortirent du corps de garde et s'approchèrent des gentilshommes.

Torsac reconnu, au son de sa voix, l'homme auquel il s'était adressé déjà.

L'autre était un vieux bretteur, type qui s'est conservé dans tous les régiments, et dont le premier mot fut celui-ci :

—Si l'affaire peut s'arranger, je n'en suis pas.

—Sois tranquille, mon brave, elle ne s'arrangera pas, répliqua Torsac.

—A la bonne heure. Vous êtes un bon luron, vous ! Avec qui vous battez-vous ?

—Avec moi, répliqua brièvement Baldi.

—Ah ! pardon, je ne vous voyais pas. Autre question. Pourquoi vous battez-vous ?

—Ce serait trop long à expliquer, s'empressa de dire Torsac. Il s'agit d'une discussion sans intérêt pour vous. Il importe seulement que vous nous voyiez aux prises et puissiez rendre compte de la loyauté du combat.

—Cela suffit, en effet, mon gentilhomme.

—Venez alors, dit le marquis.

—Sortons de la ville, conseilla le vieux soldat. Je sais un endroit au bord de l'eau où nous serons comme des auge. Le vent y souffle ferme ; mais le terrain est bon.

—Allons !

Les quatre hommes s'acheminèrent à travers les rues de Montereau et parvinrent, au bout d'une demi-heure, à l'endroit choisi par les deux témoins.

C'était une page de sable, hérissée de bouquets de saules, contre laquelle l'eau clapotait avec une monotonie lugubre.

La neige, chassée par le vent, y était moins épaisse que dans la campagne environnante, mais le sol détrempé par l'humidité n'offrait pas aux pieds une résistance suffisante.